

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Constantin C. DICULESCU. **Die Gepiden.** Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes. I. B. Leipzig, 1923, xiv, 262 p.

S'il y a eu quelque part une époque caractéristique de migrations des peuples — sans aucun analogue dans les pays occidentaux — c'est à coup sûr en Hongrie, cette « grand'route des peuples. » Depuis la mort de Théodose, durant cinq cents ans, des vagues de peuples sans cesse nouvelles se sont étalées, ont reflué, ont battu et forcé cette vraie porte de l'Europe. C'est pourquoi l'histoire de ce territoire entouré de frontières naturelles est, par son importance, du ressort de l'histoire universelle; et c'est aussi ce qui rend cette période si obscure. Il ne suffit pas de rassembler les bribes des documents écrits qui s'y rapportent, mais il faut aussi utiliser l'énorme richesse des découvertes archéologiques; il faut tenir compte de la circulation de la monnaie romaine qui ralentit peu à peu; il faut rechercher les preuves, laconiques, mais par là même plus sûres, que fournit l'analyse linguistique des noms géographiques. L'auteur connaît bien les matériaux à utiliser, et sait se plier à diverses méthodes, ce qui est un mérite indiscutable. Les chercheurs qui s'occupent de l'antiquité et du moyen-âge auront un profit certain à lire son ouvrage, car il a épuisé la matière que peuvent fournir ENNODIUS, PROKOPIOS, CASSIODORE, etc...; et aussi les sources littéraires postérieures et il a rassemblé avec soin les traits qui caractérisent la vie des Gépides sous la souveraineté des Avars. Mais, tout naturellement, il n'a pas réussi à justifier son idée directrice : sa thèse est que les Gépides ont joué le même rôle dans la formation du peuple roumain, que les Francs dans celle du peuple français, ou que les Lombards par rapport aux Italiens. Je dis « tout naturellement », car on sait qu'il est impossible de montrer sur le territoire de la Transylvanie une survivance romaine, et l'on sait aussi que le peuple roumain ne s'est pas formé dans cette région,

mais bien plus au sud, quelque part dans les Balkans, sur le cours inférieur du Danube, ou même plus bas.

Non pas que le livre de M. Diculescu soit un livre tendancieux, à visées politiques ; il est né d'une conviction honnête, et il ne sera pas sans intérêt de montrer ce qui a amené cet historien, formé aux bonnes méthodes de l'érudition, à attribuer aux Gépides la formation du peuple roumain. La cause en est toute simple : d'une part son sentiment patriotique roumain, d'autre part la trace profonde de ses études en Allemagne. Voilà ce qui l'a lancé dans cette voie, et l'a conduit à admettre que les Gépides avaient trouvé en Transylvanie le même état de choses que les Goths d'occident en Espagne, ou les Francs en Gaule, à savoir une forte couche de peuples romanisés. Il ne peut se défaire de cette analogie et croit (p. 170) que les Gépides aussi « *der einheimischen romanischen Bevölkerung gegenüber die Minderzahl bildeten... ein Verhältnis, das bekanntlich überall in den germanischen Staaten auf dem Boden des alten römischen Reiches bestand.* » Il assimile donc la situation du milieu du III^e siècle, lors de l'abandon de la Dacie, à la condition, profondément différente, des pays occidentaux aux V^e et VI^e siècles. Il croit (p. 195) que les colons romains, se dérochant à la charge écrasante des impôts, se sont jetés dès ce moment dans les bras des conquérants germaniques, comme le déplore, deux cents ans plus tard, le Gaulois SALVIANUS.

Que l'Empire fût en un état déplorable à l'époque de Gallienus et d'Aurelianus, d'accord. Mais la population romaine n'avait pas perdu le sens au point de rester là, en Dacie, à se sacrifier sans résistance et à servir de butin aux farouches conquérants, alors que le « *limes* » du Danube ne s'était pas écroulé et tenait ferme. Et quand bien même la panique aurait torturé les colonies romaines, elles se seraient repliées vers le cœur du grand empire, où les attendait une civilisation tranquille, plutôt que de choisir l'incendie, le massacre et l'esclavage. Assurément, si l'on considère le moment où, après un siège d'un siècle et demi, les Huns et les autres barbares ont balayé les fortifications minées et croulantes des armées du Danube, ou si l'on prend l'époque où les Germains occupèrent à leur aise les pays d'Europe aux civilisations florissantes, les conditions sont tout autres : il n'y a plus alors d'endroit où l'on puisse se réfugier puisque partout le même sort attend les Romains ; aussi restent-ils sur la glèbe natale, se mélangeant peu à peu avec les conquérants. M. DICULESCU oublie aussi qu'après les Goths, beaucoup de peuples encore ont ravagé la Transylvanie, et ont rasé les colonies romaines, sans même en laisser subsister le nom. Dans ces conditions, il n'est pas éton-

nant qu'il interprète singulièrement, dans l'intérêt de sa théorie, l'absence de preuves d'une survivance romaine, et qu'il en tire des conséquences inadmissibles. Il faut une imagination un peu téméraire pour admettre que ces « barbares », que le capitaine Priskos emmène avec les Gépides dans son expédition victorieuse contre Baján, sont les autochtones primitifs romanisés, c'est-à-dire les Roumains primitifs. Non content de cette hardiesse (p. 253, note 18), il risque cette affirmation un peu excessive, que puisque les documents romains de la basse époque appellent la Dacie « barbaricum », les Romains sur leur territoire pouvaient fort bien se désigner eux-mêmes du nom de « barbares » (!). Pourtant il n'est pas sans savoir que les territoires situés en dehors du « limes » étaient appelés en bloc « barbaricum ».

Aux yeux de M. Constantin Diculescu, les Gépides deviennent donc les ancêtres du peuple roumain ; là-dessus son patriotisme s'éveille, et il entreprend de dépeindre leur grandeur. Il se permet alors des exagérations étranges. Par exemple (p. 149), il suit le récit de Prokopios pour rapporter les différentes versions qui racontent, les unes d'une façon, les autres de l'autre, comment Thorisin s'est débarrassé du prétendant au trône lombard, Hildichis, et comment Audoin a supprimé Ostrigota, prétendant gépide, s'évitant ainsi mutuellement des conflits. Il cherche, en cette occasion, à sauver l'honneur des Gépides, et il croit que ces meurtres n'ont pas eu lieu : « dass die Könige sich gegenseitig belogen haben. » Ailleurs (p. 154), il réhabilite Kunimund qui, violant sa promesse, n'avait pas livré Sirmium aux Romains de l'Est ; peut-être, dit-il, l'assemblée du peuple fit-elle opposition, comme une fois déjà elle avait empêché son père d'exécuter ses desseins. Il est possible qu'on n'aurait pas trouvé de ces remarques qui sentent la naïveté, si l'auteur avait connu l'étude approfondie de E. Stein sur l'histoire de cette période (*Studien z. Geschichte d. byzant. Reiches*, 1919).

Pour pouvoir déterminer l'habitat des Gépides, il s'efforce souvent de combler par des hypothèses un peu trop hardies les lacunes des documents écrits. Ainsi, il assure qu'en 256 les Gépides attaquent la Transylvanie ; or le surnom de « Dacicus Maximus » que portait Gallienus ne permet nullement d'inférer ce fait (p. 33). Ou bien il affirme que la conquête des Quades par Hunimund et la victoire de Torismud sur les Gépides sont l'œuvre des Huns (p. 54) : assertion dénuée de fondement, comme il dit lui-même, de l'explication circonspecte donnée par L. Schmidt, — et ainsi de suite.

Mais il faut surtout relever chez l'auteur un manque complet

d'esprit critique dans l'appréciation des découvertes archéologiques. Il semble que les possibilités illimitées de l'archéologie préhistorique l'aient enhardi, autant que les mots de même consonance séduisaient autrefois les linguistes, non encore habitués à une méthode rigoureuse. Nous ne sommes pas encore, loin de là, assez avancés dans la réunion et l'étude des matériaux, pour pouvoir tirer de ces découvertes des conclusions aussi lointaines que celles auxquelles arrive M. Diculescu; la faute en est peut-être aussi à son maître. En quelques lignes, on se rend compte du degré d'exactitude qu'il veut atteindre dans l'établissement des dates, à propos des trouvailles concernant les tribus des bords de la Vistule que Blume s'est efforcé de situer dans la chronologie (p. 26): « Da die termini post quem nicht nur Zehn —, sondern auch Fünzfahlen sind (z. B. 275, 325, u. s. w.) so lassen sich diese archeologischen Daten eventuell, mit hilfe anderer Anhaltspunkte, höchstens um 2 1/2 Jahre hinauf-bzw. hinabrücken. » Inutile de commenter. (Exemples analogues, pp. 22 et 39: de la rareté des trouvailles il conclut à des migrations pendant cette année-là. P. 31-32: du lieu où l'on a découvert quelques fibules mi-romaines, mi-barbares, il déduit une conquête de la Dacie septentrionale par les Gépides, etc...). Il sera instructif de considérer quelles glissades on peut faire sur ce terrain scabreux. A l'exemple de Kossina, il pense qu'une partie des Gépides s'est détachée aux environs de Kief. Pour prouver que ceux-ci gardaient des liens avec l'ensemble de la peuplade (p. 48), il invoque le témoignage de petits miroirs ronds en métal, que l'invasion des Huns et des Avars a répandus à foison sur le sol de la Hongrie. J'aime beaucoup l'ample commentaire, si favorable aux Gépides, qu'il consacre à la somptueuse chaîne d'or du trésor de Szilágysomlyó: laissant de côté les Romains, il part de ceci que: « Denn soviel Sinn für's sesshafte Leben und so hohe Wertschätzung der friedlichen Beschäftigungen, als es durch dieses Goldgeschmeide bekundet wird, ist für jene Zeit wohl nur den Gepiden zuzutrauen. » Une citation s'impose encore pour caractériser la manière dont il détermine la date d'ensevelissement des objets trouvés à Szilágysomlyó: « Die Vergrabung beider Schätze, die nach der herrschenden Annahme am Ende des IV. oder Anfang des V. Jahrhunderts geschah, lässt darauf schliessen, dass damals ihr Besitzer seine Wohnstätte in Dacien zu einer weitgehenden Unternehmung auf längere Zeit mit all den Seinen verliess. Sie muss also unbedingt mit dem Ereignis von 406 zusammenhängen, wonach als genaues Datum das Jahr 405 sich ohne weiteres ergibt. » Il n'y a pas lieu de s'étendre longuement sur « l'exacti-

tude » de cette date, ni sur le fait que nous ne savons rien sur la participation des Gépides à l'invasion de 405-406 menée par Radagaisus. Notons simplement que cette expédition fut une véritable émigration, et non pas seulement une campagne militaire et qu'au cours de cet exode les émigrants n'ont pas dû laisser de trésors là où ils étaient décidés à ne jamais revenir. (L'hypothèse traditionnelle est plus raisonnable : le possesseur probable de ces lourds médaillons d'or serait un roi got qui les aurait reçus des Romains ; au début de la panique causée par les Huns, il aurait enfoui ses trésors, dans l'espoir de pouvoir revenir un jour). On ne peut que discréditer l'archéologie aux yeux des historiens, lorsqu'on fait des déductions de ce genre : p. 105, que le trésor de Pusztakod, de caractère germanique, témoignerait de la résidence d'un gouverneur gépide en cet endroit ; p. 219 : les moules de Fönlak sont baptisés gépides, alors que les traces du goût occidental y apparaissent à côté d'ornements de harnais du type avar. La numismatique non plus ne mérite pas qu'on la traite avec tant de légèreté : si en 249 après J.-C. on représente le buste de l'empereur en costume militaire sur les monnaies autonomes de Dacie, rien ne justifie d'en conclure, un peu naïvement, qu'il venait d'y avoir tout récemment des guerres ; pas plus que sur le revers la représentation des deux légions indigènes ne perpétue le souvenir de combats (p. 28).

Ce n'est pas sans regret que nous avons dû faire une critique si sévère de ce travail méritoire, mais nous ne pouvions guère nous dispenser d'en signaler les erreurs ¹.

(Université de Debrecen).

ANDRÁS ALFÖLDI.

Léon Bopp. **H.-F. Amiel**. Essai sur la pensée et son caractère d'après des documents inédits. Paris, 1926. Félix Alcan. Gr. in-8°, xix-373 p.

Cette belle thèse, basée sur l'étude non seulement des œuvres déjà publiées d'AMIEL, mais aussi d'importants fragments inédits de son *Journal intime*, de la plupart de ses cours et d'une grande partie de sa correspondance, jette une lumière nouvelle sur plu-

1. Nous reviendrons sur les résultats d'ordre linguistique de cet ouvrage (N. d. I. R.).

sieurs points de la vie et des idées du penseur genevois. Par l'étendue de son information, par sa méthode et par les considérations philosophiques qu'il renferme, le livre de M. Bopp est l'ouvrage le plus complet et le plus solide qu'on ait consacré, jusqu'à ce jour, à l'auteur du *Journal intime*.

Amiel nous intéresse plus particulièrement, à cause de ses traductions en vers du poète hongrois Alexandre Petőfi. M. Bopp y touche à peine (p. 197), et c'est dommage. Lui qui allie si heureusement une érudition approfondie à un goût sûr de la poésie, il serait parfaitement à même de nous donner une appréciation définitive sur les traductions d'Amiel. En dehors des traductions en vers des poésies de Petőfi, nous avons d'autres preuves de l'intérêt d'Amiel pour la Hongrie : le caractère du Hongrois l'a intrigué (cf. *Journal intime*, 27 févr. 1880, éd. Bouvier, III, p. 300), il s'est occupé de l'histoire de la Hongrie (voir *Revue des Études hongroises*, t. I [1923], p. 115) et il est infiniment probable que son *Cours de psychologie des nationalités* contenait des remarques sur les Hongrois. Ses relations avec des Hongrois (H. MELTZL) et avec des amis de la Hongrie (CASSONE) pourraient également faire l'objet d'études intéressantes.

(Genève)

B.
